

SÉANCES ET TRAVAUX
DE
L'ACADÉMIE
DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

COMPTE RENDU

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

M. CH. LYON-CAEN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE

Léon MACCAS

LA PSYCHOLOGIE
DU
PHILHELLÉNISME FRANÇAIS
EN 1826

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Bibliothèque Maison de l'Orient



150710

LA PSYCHOLOGIE

DU PHILHELLÉNISME FRANÇAIS

EN 1826

Je sais vivement gré à l'Académie des Sciences morales et politiques de l'honneur qu'elle a bien voulu me faire en me permettant de lui lire aujourd'hui cette communication. Cet honneur, je le sais, doit être reporté tout entier au sujet que je traiterai : la psychologie du philhellénisme français en 1826. Aussi bien, mon unique ambition serait satisfaite si je parvenais à rendre mon exposé aussi évocateur que possible de cette rayonnante amitié que la France a vouée à la Grèce il y a cent ans, et si votre bienveillance voulait que de ces rayons du passé votre Assemblée continuât, dans l'avenir aussi, à projeter sur mon pays la lumière et la chaleur.

Rayonnante amitié, elle le fut bien dans toute l'acception du terme, cette sympathie spontanée, cette sollicitude fraternelle, cette fervente protection, cette généreuse ardeur, dont le philhellénisme français fut, il y a un siècle, l'admirable manifestation. Son rayonnement fut même si vif que son intensité, vraiment universelle, notamment en cette année de 1826, n'a point, que je sache, son équivalent dans l'histoire des plus forts mouvements d'opinion, et qu'ayant atteint à cette date sa plus grande vigueur, le vaste courant philhellène a su, dès cet instant, renverser

tous les obstacles dressés à son passage, bousculer jusqu'aux dogmes les plus sacro-saints d'une diplomatie, alors pourtant toute-puissante, et animer, l'année suivante, de son souffle irrésistiblement rédempteur, les eaux désormais historiques de Navarin.

Formé et développé sans cesse pendant les années précédentes, ce mouvement a touché, il y a exactement cent ans, son apogée. En 1826, il a gagné toute la France, en étendue comme en profondeur. Il a conquis toutes les classes sociales et tous les domaines de l'activité. Il est sentiment en même temps que pensée. Il est raison en même temps que passion. Il jaillit du cœur et il est nourri par l'esprit. Il gronde dans la voix des orateurs, il chante dans celle des poètes. Il arme la main du militaire, aussi bien que celle du journaliste. Il devient source de couleurs pour le peintre, ligne harmonieuse pour le sculpteur. Il passe, telle une vague, à travers la société bienfaisante, et telle une vogue, à travers la société mondaine. Il est foi et s'érige en loi... Il soulève jusqu'aux montagnes qu'accumulaient les chancelleries et il fixe, pour la première fois en Europe, le droit des petits peuples à disposer de leur sort.

Mais de quoi était-elle donc composée cette force si exceptionnelle ? Reportons-nous en 1826 et faisons, si vous le voulez, le tour rapide des divers milieux français de l'époque : une documentation, parfois inédite, nous permettra d'en analyser le philhellénisme.

Au fond de celui-ci, c'est l'instinct humanitaire et charitable du peuple français qui a parlé le premier. Conjuguant les efforts individuels, un Comité s'était formé dès 1825 : la Société Philanthropique pour l'assistance des Grecs. Sa composition était, à elle seule, expressive des conquêtes qu'avait déjà réalisées le philhellénisme : Chateaubriand, Laffite, le duc de la Rochefoucauld, le duc de Dalberg, le duc de Fitz-Jammes, le comte Mathieu Dumas, le

duc de Broglie et le comte de Saint-Aulaire en faisaient partie dès le début. Bientôt s'y étaient aussi associés les banquiers André et Cottier, le duc de Choiseul, Benjamin Delessert, Ambroise Firmin-Didot, Eugène d'Harcourt, Alexandre de Laborde, le comte de Lasteyrie, le comte Sébastiani, le baron de Stael, Villemain, Ternaux, Lainé de Villevêque.

Présidé pendant cinq ans par Ternaux et ayant son siège 12, rue Taranne, ce Comité collabore avec l'éminent Genevois Eynard; et les expéditions du général Roche et plus tard du D^r Bailly, — l'une militaire, l'autre sanitaire, — sont envoyées en Grèce grâce à lui. Son mot d'ordre est de ne pas s'immiscer dans la politique intérieure des Grecs. Pratique par excellence, il les aide dans leur effort collectif et national. Il en recueille aussi un grand nombre en France, à l'Institut agricole de Rouille, à l'École du génie maritime de Toulon, à la pension Dupras de Launeau, à Paris, où il élève le fils de Canaris, arrivé ici en septembre 1825.

Il patronne en outre des ventes aux enchères au profit des Grecs; il établit rue Saint-Honoré un bazar qui reste ouvert, en leur faveur, régulièrement deux fois par semaine; il organise des fêtes, des concerts au Tivoli, au Wauxhall, à la Société Philotechnique. La soirée du Wauxhall, le vendredi 28 avril 1826, demeure même célèbre dans les annales parisiennes: les 4.500 billets avaient été vendus en une semaine; la veille, chaque place est taxée à quatre louis, au lieu de 10 ou 20 francs; aussi bien le duc d'Orléans, qui avait loué une loge et trente fauteuils, ajoute-t-il mille francs à sa souscription.

Les abords du théâtre sont presque inaccessibles; quant à la salle, elle est éblouissante. Le tout-Paris s'y presse et bientôt le concert — car il s'agit d'un concert — commence. Un essaim de jeunes femmes du monde chante un chœur inédit de M. Cellart (avec paroles de Philarète Chas-

les), dont Nourri et Levasseur, l'illustre artiste de l'Opéra, disent les *solî*. Suit la Prière de *Moïse*; puis, la baronne Merlin chante seule un air de *Zelmire* et avec Zuchelli, du théâtre italien, le *duo* du *Voyage à Reims*. La recette est égale au succès : elle est de 35.000 francs, dont ni l'orchestre, ni le tapissier décorateur, ni le propriétaire du théâtre, n'ont distrait, pour leurs cachets ou leurs frais, le moindre centime.

Aussitôt, les fêtes de ce genre se multiplient : c'est tantôt un bal, tantôt un assaut d'armes, tantôt une exposition, tantôt une séance de cinéma avant la lettre, — comme la représentation au Cosmorama du Palais Royal des principales vues de Grèce. La plus notoire des expositions est celle qui réunit à la Galerie Lebrun, 4, rue du Gros-Chenêt, des œuvres de maîtres déjà glorieux : David, Gros, Girodet, Guérin, à côté de toiles signées par des « jeunes ». Mais ces jeunes s'appellent Delacroix, Ary Scheffer, Gérincault, Devéria... Les contributions au bazar de la rue Saint-Honoré, pour être moins célèbres, ne sont pas moins précieuses : le comte de Guhéneuc y envoie 3.000 volumes reliés ; les bijoutiers des broches aux couleurs grecques ; les Parisiennes des broderies, des tapisseries, des aquarelles, œuvres de leurs mains... Et Delphine Gay, qu'on appelait la dixième Muse, fait, pour sa part, des vers, du reste très gracieux, pour encourager ce beau mouvement de solidarité.

Les souscriptions atteignent 800.000 francs en six mois. Mais il en faut davantage : le peuple de Paris est donc méthodiquement sollicité par des quêteuses munies d'un diplôme et réparties par arrondissement ; elles se nomment marquise de Dalmatie ou duchesse de Dalberg, maréchale de Trévisé ou M^{me} Horace Vernet, duchesse Decazes ou M^{me} Récamier. Et à leur appel tout le monde répond, la jeunesse des écoles en tête, notamment les Polytechniciens. Ainsi les navires partent sans cesse, à destination de la

Grèce, chargés de vivres, de médicaments et d'argent. C'est que, suivant le bilan que le Comité a publié de ses recettes à la fin de 1826, celles-ci s'étaient élevées à 2 millions et demi de francs, sans compter les envois adressés directement en Grèce par les donateurs.

La province française avait, d'ailleurs, témoigné une générosité égale à celle de Paris. Bordeaux avait, grâce à un seul concert, réuni 10.250 francs; le petit bourg de Ribeauvilliers, grâce à une fête, 239 francs. A Strasbourg, — comme nous le signale M. René Puaux — les coiffeurs mettaient dans leur boutique des troncs pour les Grecs; une marchande de fruits offrait ses économies de la semaine — trois francs! —; un Turc, ami des Grecs, donnait deux francs!... Le marquis de Soresta, préfet de la Meurthe, était, d'autre part, impressionné par l'ampleur que ce mouvement avait pris à Nancy: il adressait donc au ministre de l'Intérieur un rapport circonstancié, daté du 24 mai 1826, et dont je dois le texte à un article encore inédit du professeur Vauthier: « L'impulsion, y disait-il, donnée par la capitale, a été suivie à Nancy avec docilité, avec ferveur... Nos philhellènes, jaloux de rivaliser avec leur honorable compatriote, le colonel Fabvier, ont décidé, dans un nouvel accès de libéralisme et de libéralité, qu'un concert serait donné au profit des Grecs. Et les voilà en campagne! »

Je viens de citer le colonel Fabvier. En effet, Fabvier se battait déjà,

« Parmi les Grecs nouveaux, ombre d'un vieux Romain,

— comme devait en dire plus tard Victor Hugo, —

« Simple et brave soldat, qui dans sa rude main,
« D'un peuple a pris les destinées. »

Avant ou après lui, de nombreux Français plus modestes avaient accouru, eux aussi, en Grèce comme

volontaires. J'ai déjà nommé Roche ; il y eut aussi Baleste, Voutier, Raybaud, Jourdain, Régnaud de Saint-Jean d'Angély, et aussi Lauvergne, qui, justement en 1826, publiait à Paris ses *Souvenirs de la Grèce pendant la campagne de 1825*. Une statistique due à un de leurs collègues, le colonel Hilarion Tourette, en évalue le nombre à 117, alors que les Italiens n'y figurent qu'au nombre de 66 et les Anglais — Byron en tête, — au nombre de 29. Et ces Français devaient, paraît-il, avant de s'engager, « prouver leur attachement à la cause de l'indépendance et leur dévouement au parti libéral ».

Ils ont rendu des services très précieux. Comme le notait Fabvier dans une de ses proclamations de décembre 1825, leur seul désir, à la plupart d'entre eux, était « lorsque la Grèce aurait des enfants dignes de diriger ses armées », de retourner dans leurs foyers, « emportant avec eux l'amour des Grecs libres et heureux ». En attendant, c'étaient des organisateurs, mais avec combien de fierté ne se consacraient-ils à leur tâche ! Ils admiraient en effet vivement le peuple pour lequel ils se battaient : pour s'en apercevoir, il nous suffit de relire une lettre que Fabvier écrivait en 1826 à un de ses amis de Suisse et que le *Moniteur Universel* publiait le 4 juillet de cette même année : « Les évêques, les femmes, les enfants, les blessés, s'écriait ce soldat de France, tout périt plutôt que de se rendre ! »

Cette conduite héroïque des Grecs, qui devait, notamment à Missolonghi, en avril 1826, s'affirmer vraiment digne de l'antique, ce courage et cet esprit de sacrifice expliquent l'enthousiasme qui avait soulevé en leur faveur leurs amis de France. Le philhellénisme était parfaitement justifié en célébrant, en chantant les exploits hellènes. Et — vous le savez — il n'y a pas manqué...

Citer tous les poètes français qui, en ces années si fécondes, d'ailleurs, en lyrisme, ont immortalisé la Grèce

renaissante, serait tout à fait impossible ; ils sont trop nombreux ; il y en a même qui, certes, n'ont pas eu l'ambition d'être évoqués cent ans après. Toujours est-il que le *Journal de la Librairie* signale, rien que pour l'année 1826, l'édition de 34 plaquettes ou brochures de vers inspirées par le culte des Grecs et 12 d'entre elles sont consacrées plus spécialement à Missolonghi. On y distingue surtout un dithyrambe d'Alexandre Dumas qui, vendu 50 centimes au profit des Grecs et orné d'une belle lithographie de Canaris, porte en épigraphe trois vers fameux de Delavigne :

« Honneur aux dignes fils des Grecs de Marathon,
 « Libres s'ils sont vainqueurs et libres s'ils périssent,
 « Qu'un poète secourt et que les rois trahissent ! »

Car Delavigne, on s'en souvient, avait déjà chanté dans ses *Messéniennes* l'héroïsme des Grecs. Lamartine aussi, dans son *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*. Alf. de Vigny aussi, dont *Hélène* voyait sur les montagnes grecques

« ...les feux patriotiques
 « S'agiter aux sommets de leurs croupes antiques ! »

Et Béranger, qui se considérait Grec parce « qu'il a sur l'Hymette éveillé les abeilles »... Et Barbey d'Aurevilly, qui, alors tout jeune homme, préfaçant son poème philhellène de 1824, écrivait : « C'est l'état présent de la patrie des Beaux-Arts qui a inspiré ces essais à une muse de quinze ans et demi... » Et Auguste Lemaire, qui, en 1826, composait son *Affranchissement des Grecs*, auquel l'Académie française décernait le 25 août de l'année suivante le prix de poésie.

Mais l'année 1826 aura surtout été pour la poésie philhellène l'année des *Têtes de Sérail* de Victor Hugo. Ce poème a aujourd'hui exactement cent ans : il fut composé

en juin 1826 et, paru tout d'abord dans les *Débats*, il fut compris trois ans plus tard dans les *Orientales*. Il est trop célèbre pour qu'il faille en souligner la beauté et l'accent. La seule critique que l'historien serait tenté d'adresser à son auteur, c'est d'avoir dès cette époque fait tuer Canaris, voire par les Turcs, — alors que l'intrépide marin, — peut-être parce qu'on anticipait ainsi sur sa disparition de ce monde — a tenu à vivre encore cinquante et un ans, et à mourir de sa propre mort presque aussi vieux que Victor Hugo lui-même !

Pendant que ce grand poète chantait les héros de la Grèce moderne, un autre poète, beaucoup moins grand sans doute, évoquait ceux de l'antiquité. Inconnu, aujourd'hui, — ou presque, — il eut pourtant, il y a cent ans, son heure de célébrité. Ce fut Pichat, auteur de *Léonidas*, tragédie classique dont la « première » à la Comédie Française date du 26 novembre 1825. Reçue dès 1822, cette pièce avait été interdite pendant trois ans, à cause de ses « maximes républicaines » et malgré le vif intérêt qu'y avait pris Chateaubriand. Le succès en fut énorme, et, d'après les *Débats*, le rideau tombé sur le cinquième acte, « ce n'est qu'au bout de cinq minutes d'applaudissements que Talma — qui y tenait le premier rôle — a pu faire entendre le nom de M. Pichat, qui a été accueilli par des nouveaux bravos ».

C'est que les allusions à la lutte des Léonidas de 1825 y étaient fréquentes et évidentes. Les philhellènes de France n'ont donc pas manqué d'en faire bénéficier la cause grecque. La tragédie de Pichat est proménée à travers toute la France; elle triomphe jusqu'à Montargis; M^{lle} Georges elle-même parcourt les départements en jouant *Léonidas* : comme le remarque le critique des *Annales de la Littérature*, « l'intérêt du moment a merveilleusement secondé l'auteur ».

Mais le théâtre philhellène n'a pas connu en France que

ce succès. *Eudore et Cymodocée*, tragédie honorable, représentée au Théâtre Français en 1824, était d'une inspiration analogue. Népomucène Lemer cier a écrit, à son tour, un drame qui n'a pas atteint les feux de la rampe, mais dont le titre seul indique le sujet : *Les martyrs de Souli*. Le 9 octobre 1826, on applaudissait à l'Opéra le *Siège de Corinthe*, musique de Rossini sur des vers de Saumat, dont le principal héros s'écriait au troisième acte :

« O Grèce ! Tous tes fils se lèvent à ton nom !
 « Le vent fait voler sur leurs armes
 « La poussière de Marathon ! »

Enfin, le *Journal des Débats* du 11 février 1827 publiait cette amusante information : « Cinq avocats de Tarbes, qui avaient été renvoyés devant la Cour Royale de Pau pour avoir joué la comédie avec des actrices au profit des Grecs, ont été acquittés par toutes les Chambres réunies. »

Du théâtre, passons à la musique. Dans les concerts d'il y a cent ans, on jouait, au profit des Grecs, le *Chant grec*, paroles et musique du comte de Montesquiou ; la *Marche des Grecs*, que M. Baudoin faisait exécuter « à la grecque » — suivant le programme —, avec timbales, triangles et tambours de basque. Nous possédons aussi, rien que pour 1826, trois chants funèbres sur l'épopée de Missolonghi, la *Quête*, chant en faveur des Grecs, un autre chant grec de Thélard...

Les peintres, les sculpteurs, les dessinateurs sont, eux aussi, à la tête du mouvement. Delacroix expose au Salon de 1824 son fameux *Massacre de Scio* et à celui de 1827 sa *Scène de la guerre hellénique*. Cette guerre lui inspire encore deux brillantes aquarelles, le *Ghiaour contemplant sa victime* et le *Combat du Ghiaour et du Pacha*, dont le motif est repris plus tard par l'artiste dans un tableau

célèbre actuellement à vendre à Paris. Le *Combat du Ghiaour* date précisément de 1826 comme aussi la *Grèce sur les ruines de Missolonghi*, qui se trouve au Musée de Bordeaux et qui avait tout d'abord figuré à l'exposition organisée au profit des Grecs à la Galerie Lebrun.

Le *Journal* de Delacroix a subi une fâcheuse interruption de 1825 à 1832, et nous prive ainsi d'une source précieuse de documentation sur le philhellénisme des artistes français de cette époque. Mais qui de nous ne connaît également *Les femmes souliotes*, actuellement au Louvre, d'Ary Scheffer, dont on possède aussi la *Prise de Missolonghi*? Colin a peint à son tour le *Massacre des Grecs*, et David d'Angers a sculpté une triste et ravissante *Jeune Grecque sur le tombeau de Marco Botzaris*, qui, transportée depuis au Musée historique d'Athènes, avait fait dire à Victor Hugo, dans les notes de ses *Orientales* : « Il est difficile de rien voir de plus beau que cette statue. C'est tout à la fois du grandiose comme Phidias et de la chair comme Puget. »

La guerre de l'Indépendance des Grecs a également inspiré aux artistes français un grand nombre de médailles, de gravures — telle une magnifique, représentant le serment des défenseurs de Missolonghi —, d'estampes, comme celles de Canaris et de Coundourioti que l'on peut admirer au Musée Carnavalet, sans parler de toutes celles consacrées plus tard à Navarin. On retrouve également des assiettes à figures de héros grecs ou philhellènes, dont M. Puaux possède une ravissante collection en Creil-Montreau, — et même des caricatures où les Turcs sont malmenés : j'en admirai une l'autre jour au Musée Carnavalet; elle nous montre un brave bourgeois français qui se sent apparemment tout ragaillardé par un bon repas et qui, confiant en ses forces, s'écrie avec un optimisme robuste et belliqueux : « Quand j'ai dîné, je couperais la figure au Grand Turc ! »

Car décidément, la mode aussi voulait alors que tout fût pour les Grecs. A l'approche des étrennes, en décembre 1826, les librairies vendent des traductions de Plutarque ou des récits du siège de Missolonghi, et les confiseurs glissent dans les papillottes de chocolat des quatrains philhellènes. Les modistes lancent des turbans « à la Bouboulina », — c'est le nom d'une héroïne grecque. On vend des ceintures à la grecque, en rubans à gros grains, des mouchoirs brodés de croix grecques; les tissus sont couleur « raisin de Corinthe »; 351, rue Saint-Honoré, on offre, pour manteaux de dames, des draps grecs; un tailleur veut, dans la même redingote, marier la jaquette et la « foustanelle » grecque. M. Puaux cite même la fantaisie d'une cantatrice philhellène qui apparut à un bal dans une robe en cachemire des Indes tout ornée de diamants et de pierres de couleurs et qui se disait habillée « en grecque moderne »!

A Dijon, on suit la mode de Paris. La femme d'un député, M^{me} Jaunac, fait la quête dans un bonnet grec. A Agen, au Cirque Olympique, un écuyer représente un jeune Grec défendant et sauvant son drapeau. Les marchands de nouveautés vendent à Paris comme en province des brochures philhellènes. Les Français amis des Grecs trempent leurs plumes dans des encriers que ferme une tête de « pallicare »; ils emploient des porte-allumettes représentant des guerriers hellènes; ils regardent l'heure en consultant des pendules surmontées de la tête de Botzaris ou de Canaris. Et les jeunes élégants qui dîment chez Beauvilliers ou chez Tortoni se hâtent de terminer leur repas dès 6 heures et demie, pour arriver à temps au concert donné pour les Grecs: ils ont à peine le temps de lire ou de commenter le dernier article philhellène de Chateaubriand ou du *Globe*...

Car, en vérité, la presse a joué, dans cette levée de boucliers, un rôle de tout premier plan. Les journaux

amis des Grecs sont le romanesque *Constitutionnel*, le libéral *Courrier français* et le toujours généreux et toujours modéré *Journal des Débats*. Celui-ci avait publié dès 1821 des articles de Bonald contestant aux Turcs tout droit légitime sur la Grèce et les Balkans, et plus tard les appels de Malte-Brun en faveur de l'unité spirituelle de la chrétienté. Puis, en 1824, Dubois fonde le *Globe* saint-simonien, normalien, et dès le début philhellène, avec, comme rédacteurs, Thiers, Cousin, de Rémusat et Jouffroy, ce dernier, auteur d'un brillant article paru en 1827 sur le rôle de la Grèce dans le développement de l'humanité.

Mais c'est Chateaubriand qui défendra le plus constamment dans la presse française la cause hellénique. Le 23 octobre 1825 il dira dans les *Débats* à propos des Grecs : « Les peuples acquièrent des droits à la liberté par la gloire ! ». Six mois plus tard, quelques semaines après la chute de Missolonghi, il écrira, toujours dans les *Débats* : « Missolonghi est tombée, mais son exemple reste. Ne nous lassons pas d'aider les Grecs, qui ne se lassent pas de combattre. » Enfin, le 20 octobre 1826, il pourra, toujours dans les *Débats*, se compter avec fierté parmi « les gens de bien qui ont plaidé une cause sainte » et ajouter : « Si la chaîne de la Grèce est brisée, cette délivrance sera leur ouvrage. »

Pressentiment qui était déjà une vérité en marche. Aussi les *Débats* du 15 mars 1826 avaient-ils raison de féliciter la France, « ce grand peuple qui a pris fait et cause pour la Grèce ». Et les Grecs doivent notamment beaucoup à la presse française et plus particulièrement à cette maison illustre de la rue des Prêtres-Saint-Germain l'Auxerrois. Les articles philhellènes de ce journal n'avaient le talent d'agacer à cette époque que M. de Metternich, qui, écrivant à son ambassadeur à Paris, le 20 février 1826, prétendait ne pouvoir admettre que le

chef du Foreign Office M. Canning fit « adopter à son pays le code politique du *Journal des Débats* ».

En promulguant ainsi le droit des nationalités et plus spécialement celui de la nation grecque, la presse de Paris ne faisait d'ailleurs que seconder l'effort parallèle d'un grand nombre de parlementaires français. Car — pour ne parler que de 1826 — on ne saurait oublier l'intervention fameuse, toujours de Chateaubriand, à la Chambre des Pairs, le 13 mars, lorsqu'il infligea un échec au cabinet de M. de Villèle, en demandant qu'on préparât la voie, dans l'affaire grecque, « à une politique plus élevée, plus humaine, plus conforme à la religion et plus digne d'un siècle éclairé » ; et l'on ne saurait non plus ignorer ni le discours que M. Lainé prononça le même jour pour soutenir Chateaubriand, ni surtout les séances vraiment historiques que la Chambre des Représentants consacra presque entièrement à la Grèce le 23 et le 24 mai.

Ces jours-là, on entendit M. Boucher et Casimir Périer, Alexis de Noailles et Hyde de Neuville, Benjamin Constant et le général Sébastiani, M. de Puymaurin lui-même, philhellène et turcophile en même temps. Or, à travers tous ces discours, un même *leitmotiv* revenait sans cesse, noble comme un cri d'humanité, clair comme un chant annonciateur de rédemption, grave comme un appel à la juste appréciation des intérêts en cause et des grands facteurs impondérables de la vie des peuples... Il s'agissait d'engager le gouvernement français dans le sens de l'intervention en faveur des Grecs, de faire arrêter l'extermination des chrétiens et de combattre les prétextes qu'une politique d'hésitation et de passivité pouvait encore invoquer. Et si le vote s'est fait autour d'un amendement de M. de Noailles demandant simplement l'allocation de 300.000 francs au rachat des captifs chrétiens d'Orient ; si, d'autre part, dans cette bataille, les philhellènes ont été

battus, personne cependant ne s'est mépris ni sur la portée véritable de leur demande ni sur le triomphe latent que portait déjà en elle leur apparente défaite. L'opinion française était derrière eux; elle ne pouvait tarder d'entraîner aussi le gouvernement français dans la voie de l'honneur à la fois et de l'intérêt où le philhellénisme le poussait irrésistiblement.

Au cours de ces séances on a, entre autres, beaucoup parlé d'un appel que, quelques mois plus tôt, Benjamin Constant avait publié en faveur des Grecs. C'est que jamais peut-être argumentation aussi solide et aussi serrée que celle de ce document ne fut prodiguée pour établir les avantages que l'Europe retirerait de l'indépendance de la Grèce. Analyser, aujourd'hui, cet appel serait inutile, puisque, — n'est-ce pas? — tout le monde est, cent ans après, d'accord avec son auteur. Mais on doit reconnaître qu'il fallait avoir, il y a un siècle, du mérite pour pouvoir le prouver à ses lecteurs et du courage pour vouloir le crier aux gouvernements.

Ce mérite et ce courage, Benjamin Constant ne fut pas le seul à les avoir, parmi les écrivains politiques de son temps. Villemain aussi, avait, en 1825, souligné la vigueur et l'audace de l'hellénisme, dans son *Essai sur l'état des Grecs*. Chateaubriand aussi, avait, en juillet 1825, publié sa magistrale *Note sur la Grèce*, plaidoyer en même temps que poème. Kératry aussi, avait incité les catholiques de France à secourir les chrétiens de Grèce, en vertu de cette solidarité que Félix Bodin devait également invoquer en 1826, année du jubilé. Et en cette même année 1826, combien d'autres livres et brochures, appels et mémoires, épîtres et essais, récits de voyageurs et récits de combattants ne devaient-ils pas reprendre à leur tour cette même thèse, la poétisant ou la vulgarisant, l'adaptant aux intérêts en cause, la façonnant suivant le public auquel ils s'adressaient! De ces publications, M. Charles Vellay en

a compté tout récemment à la Bibliothèque Nationale quarante et une pour 1826... Et combien plus touchante n'apparaît-elle pas, toute cette littérature, lorsqu'on lit sur la couverture de presque tous ces ouvrages ces quatre mots qui concrétisent à eux seuls tout le désintéressement du philhellénisme français : « Au profit des Grecs » ?

Au profit des Grecs ! Mais, il y a un siècle, qui seulement ne travaillait-il pas pour eux en France ? Dans cette unanimité, la diplomatie française elle-même était comprise. Sans doute, des historiens ont voulu prouver le contraire et l'on doit avouer que les apparences leur donnent raison. Mais le tout est de s'entendre... Les diplomates — est-ce par narcissisme ? est-ce par précaution ? — aiment voiler avec pudeur leurs promesses de fécondité : ils ne reconnaissent avoir conçu qu'après avoir enfanté ; leur gestation se fait dans l'ombre, et si les avortements n'en sont ainsi parfois que plus discrets, mais de cette manière, au moins, quand ils naissent, les fruits de leurs combinaisons n'en sont que plus physiologiques...

Il en fut ainsi avec le philhellénisme de la diplomatie française en 1826. Pour latent qu'il ait été, il ne s'en affirme pas moins de façon certaine au lecteur attentif des Archives du Quai d'Orsay. Dès le mois de février 1826, le général Guilleminot, ambassadeur de France à Constantinople, travaillait pour un arrangement favorable aux Grecs. Le 15 mars, dans ses instructions à M. de La Ferronnays, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, M. de Villèle, ministre des Affaires étrangères, envisageait pour les Grecs un régime d'autonomie et exigeait qu'on garantît leur religion et leurs propriétés. Le 26 mars, M. de La Ferronnays réfutait l'argument le plus puissant des réactionnaires en soulignant « qu'il n'est pas juste de confondre la cause des Grecs avec celles des *Carbonari* ou des *Descamisados* ». Le 22 juin, l'amiral de Rigny, commandant l'escadre française du Levant, proclamait que « l'hu-

manité et la politique peuvent se réunir aujourd'hui pour obtenir des Turcs quelques concessions pour les Grecs ». Enfin, en juillet, le cabinet de Paris affirmait partager l'intérêt que portait l'opinion à « une population chrétienne en proie à tous les genres de maux » ; il proposait déjà officiellement aux autres gouvernements d'imposer aux Turcs un armistice ; et, pour l'obtenir, il déclarait la France « prête à faire usage des forces navales destinées à la protection de son commerce dans la Mer du Levant ».

A la lumière de ces quelques extraits de documents officiels, on s'explique et on pressent déjà l'adhésion prochaine de la France au protocole anglo-russe qui avait promis à la Grèce, en avril 1826, cet avant-goût de l'indépendance : l'autonomie. C'est ce qui se fit d'ailleurs, en décembre 1826 ; et depuis ce jour un observateur sagace n'eût sans doute pas eu de peine à déjà prévoir Navarin. L'essentiel pour la France, dans une situation comme celle-là, était de décider le principe de son intervention : l'inévitable enchaînement des choses et le philhellénisme personnel très certain de Charles X devaient rendre nécessairement cette intervention, de diplomatique qu'elle fut à son origine, militaire et réellement libératrice comme elle le devint par la suite. Les canons français, — qui à côté des canons anglais et russes ont détruit la flotte turco-égyptienne en octobre 1827, — ces canons ont été chargés en France en 1826 — et par tous Français, du premier jusqu'au dernier.

Tels sont les contours — bien imparfaitement tracés — du mouvement philhellène qui a fait tressaillir la France tout entière, il y a exactement cent ans, De cette belle page d'histoire, la philosophie, la psychologie se dégage d'elle-même.

Cet admirable mouvement n'a été, comme certains l'ont dit, ni l'œuvre de je ne sais quelle fantaisie romantique, ni le fruit d'une simple exubérance sentimentale. Le

romantisme littéraire a, sans doute, beaucoup contribué à son épanouissement, mais n'oublions pas que les Français les plus classiques comme les plus réalistes n'ont pas été, il y a un siècle, les moins philhellènes. Puis, qu'est-ce que le romantisme? Jean Moréas mourant voulait vivre quelques heures de plus pour nous expliquer que, selon lui, romantisme et classicisme ne font qu'un. Il nous aurait peut-être montré comment ils se rejoignent par leur commune aspiration humanitaire et par leur égal attachement aux notions inséparables du bien et du beau.

C'est en tout cas cette humanité et cette belle bonté qui ont formé l'essence du philhellénisme unanime des Français. Si les romantiques y mettaient un peu plus de couleur et les classiques un peu plus de mesure, si les uns voulaient une Grèce indépendante par amour de la liberté et les autres une Grèce maîtresse chez elle par amour de l'ordre, si les idéalistes n'apportaient des calculs qu'à l'appui de leurs sentiments, tandis que les réalistes attendaient que leur sentiment fût satisfait seulement après que leurs calculs sembleraient les autoriser à le témoigner, — qui ne voit que ce n'étaient là que nuances et qu'au fond tous les Français ont souffert et lutté pour la Grèce renaissance de 1826, parce qu'ils ont tous compris avec une égale netteté que la justice, la paix et l'humanité exigeaient le salut définitif d'une nation, dont le passé inspirait la reconnaissance, dont le présent arrachait la pitié et l'admiration et dont la vie, dans l'avenir, ne pouvait appartenir de nouveau qu'aux Grecs eux-mêmes et au monde civilisé.

LÉON MACCAS.

Séance du 12 juin 1926.
